

SUR BRASSENS ET AUTRES ENFANTS D'ITALIENS

“ Montre-toi si tu es un homme ! ”



**Christina
Thumann**

Collection 2025-2026

Christina Thumann

« Montre-toi si tu es un homme ! »

L'histoire familiale de France est pleine d'anecdotes captivantes et tristes. Elle sait bien les raconter, cette petite dame élégante. Je suis tout de suite séduite par sa joie pétillante, son rire clair et les gestes vifs avec lesquels elle accompagne son récit. Séduite bien sûr aussi par le vrai café italien dont le parfum aromatique embaume l'air de la maison et par les biscuits italiens, des *cantuccini* et des *amarettini*, que son époux Gabriel a posés pour nous sur la table.

« Parle-moi un peu de ta famille italienne, s'il te plaît », demandai-je en commençant notre entretien pour lequel je me suis précipitée deux fois à Sète, la ville natale de France. Étant la fille d'une mère toscane et d'un père de parents calabrais, elle est une *oriunda* italienne. Elle a grandi avec, du côté toscan, l'ambition de vouloir réussir en France, la terre adoptive de sa famille. C'est ce qui explique aussi son prénom, un remerciement de la part de sa mère à l'Hexagone d'avoir été un pays accueillant et d'avoir permis un meilleur avenir à sa famille. Cette ambition a voulu aussi que sa grand-mère fasse toujours en sorte de ne pas parler italien avec France, jusqu'au jour où celle-ci a protesté : *Ma nonna, io capisco già tutto !* Ce besoin d'entretenir ses origines, de faire ressortir cette identité génétique se reflète dans la décoration de sa maison sétoise : partout, on aperçoit des photos de Venise et des cartes de la Péninsule collées aux murs, les bibliothèques sont pleines d'encyclopédies et de livres italiens.

– Est-ce que tu te définis plutôt française ou plutôt italienne ?

– Quand les gens veulent savoir d'où je viens, je me présente toujours comme toscane ; et aussi française ; mais mon père était calabrais. Si je devais choisir une nationalité, ah, c'est difficile parce que ce sont deux cultures... je resterais française, je ne trahirais pas. Mais les deux cultures m'ont éduquée. Je suis bi-culturelle. Quand même, je me sens partagée en deux. Je suis née en France, mais mon cœur est en Italie. S'il y avait une guerre, je protégerais les deux pays. Ma mère Adima, qui est venue ici quand elle avait deux ou trois ans, m'a dit qu'elle se sentait toujours déracinée comme une plante. Elle se sentait différente par rapport aux autres ici en France. Elle était très liée à l'Italie, elle en avait la nostalgie et voulait toujours y aller. Peut-être m'a-t-elle transmis cela.

– Est-ce que tu peux me raconter les circonstances dans lesquelles ta mère est venue ici ?

– Mes grands-parents viennent de Toscane, d'Asciano près de Pise. Ma grand-mère Francesca me parlait de la misère. Par exemple quand la belle-sœur de mon grand-père Alfredo était enceinte, avec sa famille, ils souffraient tellement de la famine qu'elle a dû manger de l'herbe. Une fois, ils ont trouvé une pomme de terre. Ils l'ont mise à cuire dans le feu. Soudain un oncle arrive ; peut-être avait-il senti l'odeur. Pour cacher la pomme de terre, la femme enceinte l'a mise, toute brûlante, sous sa robe. Elle s'est brûlée la poitrine. Tu vois, ils sont tous venus en France à cause de la famine. Mais il y avait surtout la situation

politique. Les Toscans sont des gens très têtus et ils réfléchissent beaucoup, voilà les raisons pour lesquelles ils étaient contre un gouvernement injuste. Mon grand-père Alfredo est parti pour la guerre en 1914, contre l'Autriche. Il a participé entre autres à la bataille de l'Isonzo, tu en as entendu parler, je pense. Le jour où mon grand-père est revenu de la guerre, son père était assis sur une pierre et attendait son fils. Quand il l'a vu, il s'est mis à pleurer. Voilà pourquoi mon grand-père savait toujours m'expliquer l'histoire de l'Italie. Parce qu'il en faisait partie. Pendant l'hiver, mon grand-père était maçon et pendant l'été il travaillait dans les champs. Son épouse Francesca était issue d'une famille plus aisée, son père possédait des oliveraies.

France me montre une grande photographie ancienne de sa grand-mère avec ses parents, encadrée et attachée au mur. Entre la mère assise, vêtue d'une longue robe d'une étoffe épaisse et noire, et le père, debout et habillé d'un complet noir, on voit la petite Francesca, âgée d'environ deux ans.

France continue son récit.

Mon grand-père Alfredo était contre le régime fasciste et les gens connaissaient ses opinions politiques. Il était socialiste et dérangeait tout le monde parce qu'il ne pouvait pas accepter Mussolini. Avec les royalistes, il n'avait rien de commun non plus. Un soir, probablement en 1922, son ami Ruberti, je ne me rappelle plus son prénom, vient chez mon grand-père et lui annonce : « Ce soir, on va te fusiller si tu ne pars pas tout de suite. » Ruberti et Alfredo avaient les mêmes idées politiques et ils travaillaient ensemble sur le même chantier. Mon grand-père a donc dit à sa mère Giulia et à son épouse Francesca qu'il devait quitter la maison en laissant les deux femmes et son enfant, ma mère. Ma grand-mère ne voulait pas qu'il parte. Et là, les fascistes ont commencé à tirer contre les fenêtres et ont crié : « Montre-toi si tu es un homme ! » Mon grand-père voulait sortir pour les affronter mais sa jeune femme l'en a empêchée. Il est parti avec Ruberti pour Livourne, ville portuaire située à quarante kilomètres d'Asciano. Là-bas, il y avait un réseau de volontaires qui aidaient les réfugiés politiques à s'enfuir en bateau. Ils leur donnaient des billets de transport. Pendant la fuite vers Livourne, il est arrivé un moment où mon grand-père a dû se cacher et rester un moment sous l'eau. Il a pris un tuyau pour respirer. Il est parti sans passeport, sans rien, seulement avec les vêtements qu'il portait. En arrivant à Marseille, il a vu la police sur le quai. Il m'a dit qu'il a failli s'évanouir... Heureusement, il y avait des personnes du réseau politique qui ont fait semblant de le reconnaître et l'ont emmené avec elles. Les premières nuits, Alfredo et Ruberti ont dormi dans une auberge, mais il faut que tu imagines l'endroit comme un sous-sol préparé exprès pour les réfugiés, avec plusieurs couchettes. Le lendemain déjà, les deux amis sont envoyés sur un chantier et un certain M. Dumas a donné du travail à mon grand-père. Cet homme lui a dit que s'il travaillait bien, il lui fournirait des papiers et une carte d'identité. Au bout de deux ans, grâce à son zèle, il a obtenu un permis de séjour et a pu faire venir sa famille.

Au deuxième entretien, je demande à France pourquoi elle m'a d'abord parlé de sa famille maternelle et pas de celle de son père. Voici ce qu'elle m'explique :

Ma mère est née en Italie, mais mon *babbo* est né en France. J'ai un lien plus fort avec ma mère et avec mes grands-parents maternels parce qu'ils ont eu la bonté de nous héberger, mes parents et moi, dans leur maison. C'était un endroit moderne pour cette

époque-là. Nous habitions dans l'appartement du haut, donc nous vivions pratiquement ensemble. Nous partagions tout puisque nous étions dans la même maison. C'était un partage de choses et aussi d'idées. Leur goût pour la culture m'attirait beaucoup plus...

Dans la famille de mon père, c'étaient des méridionaux. Ils étaient déjà huit chez eux. Ils étaient moins cultivés, ils ne lisaient pas beaucoup. Ils m'intéressaient moins parce que je ne me sentais pas comme eux. Ils pensaient être sortis des pires conditions de vie et pouvoir désormais se laisser vivre... c'est le fait d'être arrivé quelque part et puis de ne plus rien vouloir changer. Ils étaient pêcheurs, mais moi je ne voulais pas être modeste. Je voulais toujours être parmi ceux qui dirigent.

Elle me montre encore une photographie, cette fois-ci du grand-père paternel. Sur l'image on voit un jeune homme au visage mince, avec des grands yeux qui regardent dans une direction inconnue et une petite moustache au-dessus de la bouche fermée. Il est habillé en costume marin.

Mon grand-père paternel était plus âgé qu'Alfredo. Il était pour les Bourbons, c'est-à-dire qu'il était monarchiste. Il a fait carrière dans la marine quand il était jeune. Un jour, en cachette, il a revêtu l'uniforme du commandant et s'est rendu chez le photographe. Malheureusement le commandant a trouvé la photographie. Il a fait venir mon grand-père et lui a demandé depuis quand il était commandant. Mon grand-père lui a répondu qu'il avait voulu offrir la photographie à sa famille. Il parlait un français magnifique et sans accent. Ma mère le respectait. Il avait des frères et des sœurs qui sont venus en France aussi. Les frères de mon grand-père étaient pêcheurs. En Italie, ils séchaient des figues qui servaient à s'alimenter pendant l'hiver. Ils les vendaient aussi, mais cela ne rapportait rien. C'était une vie très modeste mais ils se sont débrouillés. Après la mort de sa première femme, mon grand-père en a eu marre de la pauvreté et il est parti avec son fils orphelin à Gênes. Il a pris le bateau pour la France, c'était un choix et pas une fuite précipitée comme dans le cas d'Alfredo. C'était plus facile de s'en aller, alors il est parti tranquillement et s'est installé à Sète. En France, il a connu la mère de mon père, elle aussi originaire d'Italie du sud. Mais son premier fils restait toujours le préféré parmi tous les autres enfants. Il était toujours en tête de table. Puis il s'est cru le chef de la famille et il commandait ses sœurs. Elles le craignaient. Il y avait aussi le frère de ma grand-mère paternelle, l'oncle de Marseille. Quand j'étais enfant, il est venu nous rendre visite. Il aimait beaucoup s'habiller d'une manière élégante. Quand il est rentré chez lui, on a cherché une ceinture mais on ne l'a pas retrouvée. C'est l'oncle de Marseille qui l'avait prise : l'art de *l'arrangiarsi*. Toute la famille du sud est venue en France, il n'y a plus personne en Italie. »

Il est tard et il faut que je prenne bientôt le train à la gare de Sète. L'époux de France, Gabriel, nous demande de nous dépêcher, « France ! Vite, sinon elle va rater son train ! » Il met les biscuits restants dans un petit sachet qu'il noue en me disant : *Tieni... Dai ! Prendi pure*. Accroché au mur, à côté du bureau, je remarque un petit cadre : « Certificat : Meilleur oncle au monde ». Il me reste encore le temps de demander à France si elle et sa famille ont eu à subir le racisme ici. Elle répond que non, mais elle a une dernière anecdote à me raconter :

Quand j'étais petite, dans un journal il était question d'un crime et on recherchait activement le suspect, un individu de type transalpin. J'ai demandé à mon grand-père ce que c'était, un individu de type transalpin. Il a hésité, m'a regardée et a répondu : « C'est moi, le type transalpin. »

Texte extrait de *Sur Brassens et autres « enfants » d'Italiens*, ouvrage collectif dirigé par Isabelle Felici et publié en 2017 par les Presses universitaires de la Méditerranée - PULM.